



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Margaret Hardenbrook De Vries

Cette femme d'affaires fut l'une des plus importantes négociantes de Nouvelle-Hollande au XVIIème siècle.

Qui connaît Margaret Hardenbrook De Vries ? Totale-ment inconnue ou presque en Europe, elle occupe, outre-Atlantique, une place de choix parmi les grandes figures de l'histoire coloniale des Etats-Unis, au même titre que la légendaire Pocahontas ou que la martyre Quaker Mary Dyer. Il faut dire que cette femme qui ne laissa aucun écrit et dont on ne connaît la vie que par des mentions éparses fut l'une des premières femmes d'affaires de l'histoire des Etats-Unis.

Retour au XVIIème siècle... En ce jour de 1659, une jeune femme de 28 ans débarque à la Nouvelle Amsterdam, la petite colonie hollandaise fondée une génération plus tôt par une poignée de colons hollandais sur l'île de Manhattan, là où devait plus tard s'élever la ville

de New York. Née en 1659, Margaret Hardenbrook est allemande. Quelques semaines plus tôt, elle a quitté sa ville natale d'Elberfeld, en Rhénanie-Westphalie, où ses parents tiennent un important commerce de produits textiles, et s'est embarquée, seule, sur le premier vaisseau en partance pour l'Amérique du Nord. Pour des raisons religieuses, les Hardenbrook appartenant à l'Eglise Réformée ? Plus sûrement pour des raisons économiques. Lorsque la jeune femme décide de quitter l'Europe, cela fait onze ans seulement que s'est achevée l'épouvantable Guerre de Trente Ans qui a mis aux prises la plupart des grandes puissances européennes et qui s'est déroulée, pour l'essentiel, dans les Etats dépendant du Saint-Empire Romain Germanique. Pillages, massacres,



viols, saccages en tous genres... La guerre a littéralement saigné à blanc l'Allemagne, dévastant son agriculture et son commerce et jetant sur les routes des dizaines de milliers de vagabonds et de mendiants. En 1659, les Etats allemands sont loin d'avoir pansé toutes leurs plaies. Comme Margaret, des centaines, voire des milliers d'Allemands ont pris le parti de rejoindre les colonies anglaises ou hollandaises d'Amérique du Nord dans l'espoir d'y mener une vie meilleure.

De fait, à son arrivée à la Nouvelle Amsterdam, Margaret Hardenbrook retrouve sur place une importante communauté allemande qui, ajoutée à la petite colonie d'huguenots français et aux colons originaires de Suède et d'Angleterre, donne à la petite cité un caractère déjà très cosmopolite qu'elle conservera tout au long de son histoire. Sur place, elle retrouve également l'un de ses frères, Abel, parti un peu plus tôt et qui est devenu le client d'une importante famille de colons hollandais. A la Nouvelle Amsterdam comme dans toute la colonie de Nouvelle-Hollande, domine en effet un régime de nature quasi féodale dans lequel un *patron*, toujours hollandais, groupe autour de lui des *clients*, des Allemands surtout,

auxquels il concède, en échange de journées de travail, le domaine utile d'une terre. Introduit dès l'arrivée des premiers colons, le système a été institutionnalisé et généralisé par la Compagnie Néerlandaise des Indes Occidentales, créée en 1621. Aux colons étrangers, celle-ci offre désormais des terres et des avances, notamment sous forme d'instruments de travail et de semences. Depuis la fin de la Guerre de Trente Ans, l'Allemagne est même devenue une terre de recrutement privilégiée pour la Compagnie des Indes, désireuse de peupler la Nouvelle Hollande, une colonie dont elle attend beaucoup et qui, à ce moment, compte à peine 5000 habitants. Chaque année, des agents recruteurs sillonnent ainsi les Etats de l'Ouest et du Sud de l'Allemagne en quête de volontaires pour défricher et mettre en valeur les terres de la vallée de l'Hudson. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Margaret ait cédé à leurs sirènes...

Débrouillarde, disposant peut-être d'un petit pécule confié par ses parents ou par son frère, Margaret Hardenbrook a en tout cas vite fait de trouver sa place à la Nouvelle Amsterdam. Comptant un peu plus de 1500 habitants, la ville manque en



effet de tout. Chaque mois ou presque, des navires en provenance des Pays-Bas amènent en Amérique les produits - huiles, vinaigre, textiles, articles de ferronnerie... - dont les colons ont besoin, chargeant en retour les fourrures - notamment de castors - dont l'Europe est friande. Un trafic régulier se met ainsi en place entre les deux rives de l'Atlantique qui ne cessera de gagner en importance dans les années à venir. C'est sur ce trafic que se « branche » Margaret. Quelques mois à peine après son arrivée, celle-ci est en effet devenue l'agent de Wouter Valck, Daniel des Messières & Compagnie, une importante maison de commerce sise à Amsterdam et engagée dans le commerce avec l'Amérique du Nord. L'affaire, semble-t-il, s'est nouée par l'intermédiaire d'un cousin associé de Wouter Valck - Amsterdam abrite une importante communauté allemande - désireux d'accroître ses relations commerciales avec la Nouvelle Hollande et qui a sans doute vite compris tout le parti qu'il pouvait tirer de la présence de sa parente outre Atlantique. Mais si Margaret a pu ainsi se lancer si facilement, et à son propre compte, dans les affaires, c'est surtout grâce au statut très favorable dont les femmes bénéficient en Nouvelle

Hollande. Alors que partout ailleurs, en Europe comme dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord, celles-ci sont considérées comme d'éternelles mineures, elles disposent, dans les colonies néerlandaises, d'une étonnante liberté. Écartées de toutes fonctions publiques, elles ont en revanche le droit de conserver en propre leur héritage, de créer ou de diriger des entreprises, de signer des contrats et de conserver leur nom de baptême après le mariage. Largement scolarisées, les femmes de Nouvelle Hollande sont également beaucoup plus éduquées que leurs consœurs des colonies anglaises d'Amérique du Nord. Alors que le taux d'alphabétisation se monte à 25% Virginie et à 33% dans le Massachussets, il dépasse les 45% à la Nouvelle-Amsterdam. Quant aux maris, ils ont peu de droits sur leurs épouses. Celles-ci peuvent divorcer facilement et le mariage est considéré comme un véritable partenariat. Étonnante liberté qui explique en grande partie le destin de Margaret.

Le mariage justement. En octobre 1659, moins d'un an après son arrivée aux Amériques, Margaret Hardenbrook épouse un authentique colon hollandais, Pieter Rudolphus De



Vries. L'homme a 30 ans de plus qu'elle, une situation courante à cette époque, et a déjà été marié une première fois. Il est également riche. Installé à la Nouvelle Amsterdam depuis les années 1630, il s'est lancé avec succès dans le grand commerce maritime entre l'Europe et l'Amérique du Nord, se constituant en quelques années une confortable fortune. Intuitif, il gère ses affaires « au flair » et sans aucun livre de compte. Le couple aura un enfant, une fille, née en 1660. Désormais épouse et mère de famille, Margaret ne renonce pas pour autant à ses activités d'agent commercial pour Wouter Valck, Daniel des Messières & Compagnie, pas plus qu'elle ne renonce à son nom, ajoutant De Vries à son patronyme. Tandis que son mari vaque à ses affaires, elle continue d'acheter et d'expédier vers Amsterdam des fourrures venues de la vallée de l'Hudson et à réceptionner les cargaisons de produits manufacturés venues d'Europe.

Le destin de Margaret ne tarde cependant pas à prendre un tour nouveau. En juin 1661, Pieter Rudolphus De Vries est en effet emporté par une mauvaise fièvre à l'âge, déjà respectable pour l'époque, de 58 ans. Comme la loi l'y autorise,

sa veuve prend aussitôt en main ses affaires. A 30 ans, la voilà à la tête de trois navires effectuant des liaisons régulières entre les Pays-Bas et la Nouvelle Hollande, d'un entrepôt situé sur les quais de Manhattan et d'un réseau de correspondants chargés de l'approvisionner en fourrures. Travaillant seule, Margaret poursuit l'œuvre de Pieter, expédiant vers l'Europe les fourrures de la vallée de l'Hudson et en important des produits manufacturés qu'elle revend ensuite aux colons de la Nouvelle-Amsterdam. Dans la gestion de ses affaires, elle se montre beaucoup plus rigoureuse que son défunt mari, inscrivant la moindre opération sur des livres de compte soigneusement tenus.

Mais son âge, et surtout sa fortune, ne pouvait manquer de susciter quelques convoitises parmi la communauté masculine de la Nouvelle-Amsterdam. Veuve depuis 1661, Margaret souhaite de son côté se remarier, autant par commodité - la vie d'une femme seule, dans les colonies américaines, n'est pas des plus faciles - et soucieuse des convenances que pour pérenniser son patrimoine. Mais pas avec n'importe qui ! En octobre 1662, deux ans après la mort de Pieter Rudolphus De



Vries, elle jette son dévolu sur Frederick Philipse. Arrivé sans un sou en Amérique du Nord en 1640, cet homme d'origine aristocratique né en Hollande en 1626 a commencé comme simple charpentier avant de se lancer avec succès dans le commerce maritime, avec l'Europe mais aussi avec les Indes Orientales. Au moment de son mariage, il est l'un des hommes les plus riches et les plus en vue de la Nouvelle Amsterdam. Le couple aura quatre enfants, fondant une famille qui s'imposera, au siècle suivant, comme l'une des plus puissantes de New York, jusqu'à ce que ses biens soient presque totalement confisqués lors de la Révolution américaine en raison de ses sympathies pro-anglaises.

Mais si elle accepte de convoier en justes noces avec Frederick Philipse, Margaret ne renonce pas pour autant à gérer en propre sa fortune. Prudente, elle a fait signer à son mari qui s'en serait sans doute bien passé un contrat de mariage prévoyant une séparation totale de leurs biens. Comme elle l'avait fait 3 ans plus tôt, elle continue donc de conduire son négoce entre l'Europe et l'Amérique du Nord, n'hésitant pas à prendre la mer pour accompagner elle-même, jusqu'à

Amsterdam, ses précieuses cargaisons. C'est au cours de l'une de ses traversées que deux témoins - des missionnaires, embarqués gracieusement sur le vaisseau - broseront l'un des rares portraits qui nous soient parvenus d'elle. Portrait peu flatteur au demeurant. Margaret y apparaît sous les traits d'une femme peu amène, tatillonne et désagréable, et surtout d'une avarice presque malade. Au point, raconteront les deux religieux, de mobiliser tout l'équipage pendant plusieurs heures pour retrouver une simple brosse pour récupérer le pont, tombée malencontreusement à la mer...

Femme d'affaires, Margaret Hardenbrook De Vries Philipse le restera pleinement jusqu'en 1664. Cette année-là en effet, les Anglais s'emparent sans coup férir ou presque de la Nouvelle Hollande qu'ils convoient depuis plusieurs années déjà. Pour les femmes de la Nouvelle-Amsterdam - rebaptisée New York -, les changements sont immédiats : comme c'est l'usage dans les colonies anglaises, elles perdent une grande partie de leur autonomie pour être placées sous l'autorité directe de leurs maris. Sans doute Margaret peut-elle continuer à superviser son négoce pendant quelques années en-



core. Mais elle a perdu l'essentiel : le droit de signer des contrats, celui d'acheter et de revendre des marchandises, et surtout, celui de disposer à sa guise des profits de son commerce. Dans les faits, la gestion quotidienne de ses affaires est désormais assurée par Frederick Philipse. Les très importants profits générés par le négoce entre l'Europe et l'Amérique du Nord viendront s'ajouter à ceux réalisés avec les Indes Orientales, lui permettant de bâtir un empire commercial et maritime considérable et de devenir l'un des principaux propriétaire terriens de New York. Quant à Margaret, elle se retirera définitivement des affaires en 1680 avant de mourir dix ans plus tard.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com